

## « La littérature au concert » Souffle romantique : programme poétique pour un concert de l'OSL

Jean Pierre Girard, José Acquelin and Danielle Shelton

Number 5, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87706ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (print)

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. P., Acquelin, J. & Shelton, D. (2018). « La littérature au concert » : Souffle romantique : programme poétique pour un concert de l'OSL. *Entrevous*, (5), 32–37.

2017.09.23 CHAPELLE DU MONT-DE-LA SALLE

## SOUFFLE ROMANTIQUE

PROGRAMME MUSICAL

COMPOSITEURS HEINRICH VON HERZOGENBERG CARL REINECKE

ROBERT SCHUMANN

HAUTBOIS LISE BEAUCHAMP

COR JOCELYN VEILLEUX

PIANO ÉLISE DESJARDINS

PROGRAMME POÉTIQUE

POÈTES JEAN PIERRE GIRARD JOSÉ ACQUELIN

LECTEURS DANIELLE PANNETON JOSÉ ACQUELIN

### LETTRE DE L'AMOUREUSE <sup>5</sup>

Amour,

Tu ne peux pas savoir à quel point je t'espère.

Je pense toujours à toi. Je peux le dire : je suis la seule. J'ai interrogé toutes les femmes en ce monde, une par une, et je suis la seule à penser constamment à toi.

Je t'ai immédiatement aimé. Tu observais la ville en m'écoutant. J'ai posé ma tête sur ton bras, j'ai vu tes yeux splendides, et tes mondes, du dehors je les ai bien vus. Tu m'as, en somme, reçue, et je suis ton cadeau nommé.

Je sais maintenant ce dont un homme peut avoir besoin quand par hasard il s'éveille.

Notre histoire est prodigieusement amoureuse.

Je veux prendre tous tes adverbes à bras-le-corps, tu entends, et je veux que tu avances lentement vers chacune de mes toiles, je serai ton araignée alors, et toi ma mouche. Oui, ris. Tu peux rire.

Tu es, au creux de mon poignet, si doucement vivant... j'ai envie d'ouvrir ma poitrine, l'envie furieuse et noble de confirmer ton existence, c'est exactement dément, je ferme les yeux et sur ma bouche se pose une joconde... mon sourire est la fin du monde.

Au creux de mes aisselles s'agite une feuille de tremble, et je devine alors que, si quelqu'un peut effleurer ma main sans y laisser la marque de ses crocs, sans que moi-même je ne morde, si quelqu'un peut allumer un feu doux à mes pieds et porter sens à mes dires, sans me trahir trop souvent, c'est toi.

Quand je pense à toi, il y a des amulettes dans ma paume... Tu sais ce dont mes doigts ont convenu? Ils ont décidé ensemble d'éveiller chaque pore de ta peau en les effleurant tous, un par un, des minutes entières pour un seul atome, tu es ma vie et mon odyssee, comme une légende balbutiée vers toi.

Je tâte mes propres chairs, et je sens le regard des Anciens posé sur ma foi magnifique, et je te retrouve dans chaque baie, au cœur de toutes les capitales, dans un café tu es là, près d'une fontaine c'est toi, tu t'ébroues comme un poulain...

Je te décris la mesure de ma joie, la hauteur de ce que je vois quand je porte ton blouson, et mes cieux. Je suis un verre de cristal que tu emplis de peinture rouge. Je suis une branche de saule, et immergée dans notre eau je déploie des tentacules qui sortent de moi, à ma grande surprise je pousse. Je suis belle.

J'ai perdu le sentier de la pudeur... Tu te rappelles, un matin, tu as tenu à boire tes oranges dans mes paumes. Ta langue doucement léchait ma ligne de vie, il n'était pas encore six heures...

Je presserai d'autres jus. Maintenant, je vais préparer un repas. Je mijoterai un bouillon de légumes qui sera prêt dans quelques heures, j'y ajouterai des pâtes, quelques pétales, et je trouverai un fromage et aussi du pain, c'est l'été. Je vais ouvrir pour nous une bouteille.

J'aimerais bien que tu appelles la pluie en attendant, mon beau sorcier. Et puis marcher avec toi tout à l'heure sous la pluie, avant manger, j'aimerais aussi.

Nous approchons tous les deux du don, comme des bestioles effrayées nous approchons. Tout peut nous arriver. Tout sera un chant.

Mon long cri d'amour. C'est toi, tu entends? Tu n'es pas sourd. Tu es mon amour. Je te hais quand tu te veux sourd. C'est toi que je crie, c'est vers toi ce long cri.

Je t' imagine souriant et amical, mon incertitude et ma crainte te font sourire, je ne suis pas certaine de pouvoir tenir dans ma chair tous tes paysages, et toi tu souris, tu veux protéger quelque chose dans ma tête, je crois, tu es malhabile et touchant. Tu sais des choses de moi que je ne sais pas, et tu ne sais pas comment me les dire.

Tu portes nos secrets, je porte nos ronces et nos roses. Tu es une boucle aimée qu'infatigablement je noue. Tu es un loup qui réchauffe un agneau, une Bretagne arrachée au continent, un désir en laisse, un fil de lin noué à un jonc d'or blanc, je te mascarade et je suis très très bien.

Je t'attends infiniment, et devant toi je marche, pour t'éviter la gifle du vent.

Tu ne sais pas ce qui peut jaillir de moi, peut-être pas comme geste, comme élan évident, mais comme certitude oui, tu dois te douter de ce vent, cette puissance nordique dans mes reins, je te recouvrirai comme un ovule, je tisserai autour de ta blessure des chemins de bave, de crachat, de miel et de sang, je veillerai sur ces cicatrices, et je n'ai pas besoin que tu saches quoi que ce soit.

Quand je ferme la main sur ta chemise, j'entends ton battement de cœur, d'ignorance et d'effroi, et toute cette valse se loge en moi. J'apprends à te toucher. Tu es intolérable et bénin, nécessaire et totalement léger, une soie.

Tu es un tissu et un rocher dans ma vie. Une bille patinée par le verglas, dure et très sûre à la fois, un boulet de canon et une pierre du grand nord polie par des mains rugueuses.

Tu es une voûte et aussi mon repos. Personne avant toi n'a offert à mon abandon un écho que je pouvais entendre.

Tu es une tisane et tu es des herbes folles. Tu es un sucre. Tu es un potage bien chaud.

Tu es un chat. Et te savoir, en marche, vers notre lit, toi qui t'arrêtes ici et là, qui parcours un magazine, sirotas un café, en attendant de te retrouver dans notre lieu, me terrifie en toute confiance.

Est-ce de toi que vient la lumière ? Je discerne tout ce bleu, maintenant, Amour.

Je suis là, Amour, tout juste derrière mon image. Car je t'aime, oh oui, tant. Et tellement.

Je t'attends infiniment.

---

<sup>5</sup> Le texte de la lettre de l'amoureuse est une adaptation par Danielle Shelton de *Notre disparition*, un recueil de prose poétique de Jean Pierre Girard, paru aux Écrits des Forges en 2011.

Le projet d'écriture de ce recueil a permis à l'auteur d'obtenir une bourse de résidence au studio du Québec à Bruxelles, en Belgique. Voir page suivante un extrait des notes explicatives supplémentaires, annexées par l'auteur à son recueil, en pages 69 à 71.

Extrait des notes de Jean Pierre Girard,  
sur les versions évolutives de *Notre disparition*.

Des citations tirées de *Notre disparition* ont d'abord été installées en lettres vinyle et papier velin sur un mur de 4 x 16 mètres avec une série de onze photographies d'Ève Cadieux pour l'exposition *Côte à côte* du Musée d'art de Joliette (Québec), de juin à décembre 2006. Il s'agissait d'interroger les rapports possibles entre photographie et littérature sans qu'elles se fassent traductrices l'une de l'autre. (Une photo ne « répond » donc pas à un texte, ni l'inverse, ni ne tente de l'illustrer.) Pouvions-nous « installer » une œuvre littéraire, qui prenait vingt-cinq minutes à lire, dans un musée où généralement on circule lentement, s'arrêtant parfois ? Il se trouvait du reste, à l'amorce de *Notre disparition*, une tentative d'art éphémère, les lettres étant destinées à être arrachées et détruites à la fin de l'exposition. Il s'y trouvait surtout un hommage à des écrivains témoins des débuts et de la fin du surréalisme qui tentaient de dire que le mot lui-même était un dessin, sinon un dessin.



Or, au moment où peu de livres se glissent dans les recensions ou chroniques, *Notre disparition* a fait l'objet de plusieurs papiers dans les journaux, d'une publication en catalogue (du musée) et d'entrevues radio (dont à *Vous m'en lirez tant*, de Radio-Canada). L'auteur en a d'abord été content, mais très vite choqué. Il s'agissait d'un livre qui n'existait pas, et qui cependant obtenait grande audience, plus que plusieurs livres réels. (Cet objet, d'abord destiné à disparaître, s'acharnait donc à durer).

Une version antérieure du texte publié [aux Écrits des Forges] a ensuite constitué la partie littéraire de l'exposition *Œil pour dent (correspondance)* à la bibliothèque d'Egletons et à la librairie Vivre d'art de Meymac, en Haute-Corrèze (France), en mai et juin 2008, avec des dessins du peintre et dessinateur français Benjamin Bozonnet.

*Notre disparition* a fait l'objet d'une lecture publique par la troupe À voix haute, en février 2008, au Musée d'art de Joliette, avec les comédiens Diane Ouimet et Onil Melançon, et le texte a ensuite été publié dans le numéro 118 de la revue *Mœbius*, à l'automne 2008. (L'éphémère envisagé à la source commençait à ressembler à quelque chose de très, très durable, ce qui laissait l'auteur — déjà fort intéressé par tous les phénomènes de création et de métamorphoses du texte — songeur, voire admiratif.)

L'exposition *Œil pour dent (correspondance)* a ensuite séjourné au Centre culturel de Manosque, pour l'évènement des Correspondances de Manosque, France, édition 2009. // [...]

Mentionnons enfin que le ton et les propos de la narratrice de *Notre disparition* seront le noyau central du journal intime de Lisa-Sophie, personnage principal d'un roman à paraître, *Fort de moi*, qui s'inscrit lui-même dans *La Cathédrale*, un cycle de huit livres auquel l'auteur consacre la majorité de son temps d'écriture.

Les mots nous précèdent, et ils nous survivront. Céder — consentir — à ce qu'ils charrient, permettent, sèment, bouleversent, est un privilège en même temps qu'un devoir.

LETTRE À L'AMOUREUSE<sup>6</sup>

Amour,

Me voilà, ce soir, seul, face à un crépuscule ardoise, automnal. J'entends le vent agiter les feuilles et vaguer le lac.

Assis à la table du balcon de notre chalet, je t'écris. Si je savais vraiment te dire tout haut pourquoi je t'aime depuis dix-sept années, je ne t'écrirais pas, je n'écrirais pas.

Pourquoi je t'aime... Tu m'as souvent posé la question. Invariablement, je n'ai jamais eu que cette réponse : *parce que toi, parce que moi, parce que toi et moi. C'est tout ce dont on a besoin. Et pas moins, et pas plus.*

J'aimerais que tu sois là, en train de lire sur le sofa, que tu arrêtes ta lecture, que tu fermes les yeux et que tu dises : « *tout ce calme... oui, tout ce calme... calme vraiment* ».

L'horloge continuerait de scander les secondes, le frigo se remettrait à ronronner et nous nous tairions, heureux, loin de nos morceaux habituels de vie, vie sans grande histoire, à part celle de notre amour.

Étrange voyage que la vie... Plus je t'aime, moins j'ai d'autres projets.

On peut prendre l'avion vers une île, au milieu d'un lac qui fut une mer intérieure et là, s'aimer face au couchant et aux oiseaux. Ou partir au bord d'une mer très plageuse où rien d'autre à faire que d'être là, de la manière dont nous savons être simplement ensemble, chez toi ou dans mon atelier. Du pareil au même lorsque *toi et moi, et pas moins, et pas plus.*

Quand même, parfois il nous faut un peu plus. Tu vois tes amis quand tu veux, je vois les miens quand bon me semble. Il nous arrive d'en mélanger quelques-uns ou de festoyer tous ensemble. Nos aïeux méditerranéens, nous ne pouvons les trahir : nous aimons vivre en partageant et les gestes et les mots.

Toujours, partout, notre amour est. Il existe et insiste. Tant et si bien qu'il dispose à la beauté, la beauté malgré tout, la beauté naturelle, spontanée. Celle aussi qui nous appelle depuis les premiers éléments de l'univers où la lumière fut, demeure et restera la meilleure messagère des formes de vie.

Mais le monde du vivant – on ne le sait que trop – vit dans la peur. Or c'est par toi et ton humanité inconditionnelle que j'ai connu et vérifié l'éthique de quatre refus vitaux. Avec toi, je dis : je refuse la peur d'aimer, je refuse la peur d'être aimé, je refuse la peur d'être haï, je refuse de haïr.

Quatre refus qui distribuent quatre as : l'âme, l'amour, l'amitié et l'art. Avec en prime l'atout absolu : le don de vivre.

Ce don, tu le possèdes avec une grâce épiphanique, toi, la musicienne, la mime, l'actrice, la metteuse en scène, l'amoureuse et l'amourée.

La vie t'a offert d'extraordinaires initiales. Elles forment un fa. La clé de fa de notre portée commune, où s'écrivent les accords de notre vie. Une musique profonde, sans gravité appuyée. La note Fa, f et a : faiblesse et amour. Car la faiblesse – souvent perçue, vécue comme le défaut d'une extrême sensibilité, un bémol donc – s'avère a contrario l'aptitude à accueillir le dièse de l'amour. Et l'élévation qui s'ensuit.

Ainsi je sens très pertinemment que cette supposée faiblesse de ta nature, tu en fais une occasion intérieure implicite d'une force. Tu ne te fies pas aux critères sociaux de l'époque qui veut du vite, du facile, du tape-à-l'œil, de l'efficacité utilitariste.

Il t'arrive de te reprocher une lenteur escargotique. Moi, je vois plutôt en toi la vivacité d'un chuparrosa, le colibri que les Aztèques investissent des qualités de tout bon guerrier.

Tu es une guerrière de la résistance artistique, une maquisarde de l'ombre. Tu enseignes la conscience des gestes. Tu transmets la lucidité de ce qui précède le langage, l'intégrité de ce qui le traverse et la vision de ce qui le dépasse. Tu es transgestuelle.

Si je te connais si bien, c'est que nous nous reconnaissons simultanément dans nos passages sensoriels, émotifs, temporels, terriens. Nous nous recevons tels que nous changeons jour après nuit, tels, l'un à l'autre.

Plus essentiellement encore, nous ressentons l'un comme l'autre le privilège de se fondre à l'eau d'une vague sur laquelle nous surfons, nourris par cette évidence non spectaculaire et méconnue : *tout amour est la reconnaissance réciproque de la solitude de l'autre. Oui, tout amour est la reconnaissance réciproque de la solitude de l'autre.*

C'est là le secret que nous partageons. Le secret qui nous réunit, à la vie à la mort, par et pour la force faible de l'amour. Nos jours et nos nuits déclineront loin de la cohue générale, on nous oubliera sans hauts cris, comme nous fûmes l'un et l'autre.

Et vraiment, il n'est nul besoin qu'il se passe quelque chose d'autre.

---

<sup>6</sup> Adaptation d'une lettre authentique du poète José Acquelin à son amoureuse Francine Alepin.

Le poète se réserve le droit de publier sa version originale de la lettre, chez un autre éditeur.